

Michel-Antoine Burnier

« En 1970 la contre-culture n'existe pas en France »

« En 1970 la contre-culture n'existe pas en France »

Entretien avec Michel-Antoine Burnier

André Gattolin – Actuel apparaît en octobre 1970. Quelle fut la genèse du titre et sa particularité ?

Michel-Antoine Burnier – À l'automne 1969, Christian Jelen, un ancien de *L'Événement*, avait le projet de lancer un mensuel avec l'ancienne équipe de d'Astier, mais plus à gauche. À cette époque, après l'arrêt de *L'Événement*, je travaillais à la Fnac, m'occupant du journal *Contact* sous la direction d'André Essel, grand patron progressiste. Jelen invite à nos réunions un jeune journaliste de *L'Express*, un grand blond de vingt-cinq ans qui avait pigé à *L'Événement*. Il était marié à une Américaine et avait déjà beaucoup voyagé. Il se met à nous parler de la Californie, de Woodstock, de BD, de LSD, de rock, de jazz, du Women's Lib, des communautés du Nouveau-Mexique et de contre-culture. C'était Jean-François Bizot. Nous nous retrouvions dans des bureaux prêtés par mon éditeur Jean-Claude Lattès, mais nous hésitions encore. L'idée de créer un journal *underground* en France nous séduisait, mais ne plaisait pas à Jelen qui ne trouvait pas ça sérieux. Un jour, Bizot discute avec un certain Jean Karakos, propriétaire d'un petit journal de pop music, né lui-même d'un journal de free-jazz créé l'année précédente par Claude Deldoo, un batteur belge ; son magazine s'appelait *Actuel*. Les premiers numéros semblaient étranges, ils se déployaient dans tous les sens et semblaient plutôt illisibles, mais il avait quelque chose. Le canard était au bord de la faillite et Karakos nous a fait un numéro de marchand d'assiettes tel qu'on en voyait sur les marchés après-guerre, du style « si vous ne les achetez pas, je les casse ». Bizot a racheté le titre pour un franc symbolique sans les dettes. Ça nous a donné le coup de pied au cul dont nous avons besoin pour nous lancer réellement avec une équipe composée de Bizot, Kouchner, Rambaud et moi, plus Didier Chapelot à la maquette. Le premier numéro sort en juin 1970 et se vend à 40 000 exemplaires. Joli coup ! Mais les ventes des deux numéros suivants chutent. Le quatrième numéro que l'on fait avec le MLF naissant s'intitule « À bas la société mâle ». Là, nous avons enfin la maîtrise de notre maquette extravagante et de nos couleurs. On en vend à nouveau 40 000. À partir de là, le journal est sur les rails et vers la fin nous atteindrons les 70 000. Mais les réactions autour de nous sont vives : nos parents trouvent ça dégoûtant, les journaux convenables nous prennent pour des cochons, on nous ostracise et c'est à peine si on nous serre encore la main. On publie des pleines pages de Robert Crumb. On nous dit que c'est dégueulasse. La presse classique abhorre ce type de BD et ignore la pop comme le rock. En plus, le petit milieu prétendument *underground* de Paris qui se réunit régulièrement à la Coupole nous couvre d'insultes : pour eux traduire les textes anglo-saxons et les diffuser largement, c'était un sacrilège, c'était comme de passer de la messe en latin à la messe en français... Dans le Tout-Paris des médias de l'époque, il n'y aura eu que deux personnes qui auront cru en nous et nous auront filé un coup de main : René Goscinny, qui nous a reçu chaleureusement et ouvert son carnet d'adresses, et Michel Lancelot, qui avec son émission « Campus » sur Europe n°1 nous a fait une promo d'enfer. J'en ajouterai une troisième : Coluche. En réalité, dans la France de 1970, la contre-culture n'existe pas encore, pas plus que l'*underground* ou les communautés. On s'est dit alors que si on faisait comme si ça existait, cela finirait bien par exister. Pour le premier numéro, une des rares communautés françaises débarque à *Actuel*. Ses membres ont tenu un journal et nous décidons de le publier. Mais le temps que le numéro sorte, la communauté s'était déjà dispersée... Dès le début, nous recevons beaucoup de courriers délirants d'ados

« En 1970 la contre-culture n'existe pas en France »

Michel-Antoine Burnier

révoltés perdus en province. Le numéro cinq a été fait presque uniquement avec ce formidable courrier des lecteurs. Notre devise était : « *Actuel* fera parler ceux qui se taisent et se taire ceux qui ne font que parler. »

On accorde beaucoup de soin au choix de nos couvertures et à la dimension graphique et visuelle du journal, comme Schalit me l'avait enseigné. L'influence d'*Actuel* est moins celle des affiches sérigraphiées de Mai 68 que celle de la culture hippie et psychédélique venue d'Amérique et d'Angleterre. On recourt aux surimpressions et à la technique du *split-fountain* qui consiste à mélanger des encres de couleurs au moment du tirage, ce qui donne un effet saisissant sur les doubles pages. On nous a dit que c'était illisible, mais beaucoup de gens nous ont imités. En fait, c'était effectivement illisible pour toute personne de plus de trente ans. C'était un problème de culture et de génération.

Malgré le relatif succès d'*Actuel* première version, nous restons très mal vus. Ce n'est qu'en 1975, après l'arrêt du journal, qu'on a droit à une double page dans *Match* qui nous couvre d'éloges. On nous aimait morts. C'est après notre disparition que nous sommes devenus un objet culturel.

André Gattolin – *Actuel* première période s'inspire donc beaucoup de la presse contre-culturelle venue des pays anglo-saxons. Quels sont précisément les titres de cette époque qui vous ont le plus influencé ?

Michel-Antoine Burnier – La culture et les contacts de Bizot ont été déterminants. Il nous a apporté sa connaissance pointue de la nouvelle presse américaine. Dès ses débuts, *Actuel* adhère à l'Underground Press Syndicate, créé en 1967 pour soutenir et défendre les titres de la nouvelle presse : les membres du syndicat échangeaient gratuitement leurs articles entre eux, ce qui nous a permis de publier beaucoup de textes et de dessins de l'*underground* américain. C'était un univers bordélique, mais éminemment créatif et novateur. En 1970, il existait dans le monde plus d'un milliard de journaux parallèles qui tiraient globalement à plus de six millions d'exemplaires ! Notre modèle à *Actuel*, c'était *Oz*, un journal alternatif australien à l'origine, qui se développa par la suite en Angleterre de 1967 à 1973 comme un magazine contre-culturel, un des modèles du genre avec des couvertures psychédéliques qui font encore date aujourd'hui. *Oz* s'arrêtera volontairement en 1974 en pleine gloire. La maquette d'*Actuel* reprend certains des effets inventés par *Oz*. Nous leur devons une part de notre inspiration graphique. En même temps, nous cherchions aussi à imprimer notre propre style. À côté des *comics* de Crumb, de Shelton, de Cobb, *Actuel* accueille dès le numéro 2 des gens comme Gotlib ou Mandryka et une quantité de jeunes dessinateurs inconnus qui sortiront la bande dessinée de l'univers aseptisé des enfants.

« À bas la société mâle »

Alexandre Pessar – Vous étiez finalement très en retrait par rapport à la culture gauchiste de l'époque...

Michel-Antoine Burnier – Au début des années soixante-dix, la mouvance gauchiste entamait sa décrépitude. Il y avait pas moins de quatre mouvements maoïstes, cinq organisations trotskystes, sans compter les « Spontex » (qu'on qualifierait aujourd'hui d'autonomes). Tous ces groupes essaient de s'approprier le mouvement alors que ses acteurs sont de plus en plus démobilisés. Nous, nous étions très critiques vis-à-vis de ces chapelles marxistes-léninistes ; nous ne voulions singer ni octobre 1917 ni la Chine néo-stalinienne : nous voulions décrocher une jeunesse de ces vieilles et faire flamber une révolution des mœurs contre les doctrines. Telle était notre intention profonde, bien sûr inavouable dans l'instant. Quelques années plus tard, Henri Weber, à l'époque lieutenant de Krivine, m'a dit : « *Quand je voyais un de nos militants lire Actuel, je pensais : "Encore un de perdu pour la cause"* ». Je lui ai répondu qu'il ne pouvait pas me faire plus plaisir : c'était justement notre intention. Bizot gardait une distance vis-à-vis de la politique, et Kouchner et moi avions tiré les leçons de nos conneries d'avant 68 lorsque nous allions prendre quasiment nos ordres en cachette à la délégation du Nord Vietnam communiste...

Michel-Antoine Burnier

« En 1970 la contre-culture n'existe pas en France »

Alexandre Pessar – *Libération naît en 1973. Quel est son apport dans la nouvelle presse qui commence à se propager en France ?*

Michel-Antoine Burnier – *Libération* en 1973 est chiant, maoïste, sectaire. C'est le journal de la vie en noir, le faire-part du vieux monde. Mais Serge July comprend l'esprit de 68 et surtout la mort du gauchisme. C'est grâce à cela, quand les maos s'en vont, que *Libération* devient un vrai journal. July et Bizot sont à mon sens les deux personnes qui ont secoué la presse en France ces trente dernières années. Mais de 1973 à 1976, il ne se passe pas grand chose de novateur à *Libération*, excepté dans les pages Culture. Le service Culture avait été créé par Frédéric Joignot, et quand *Actuel* décide de s'arrêter, pas mal de gens de chez nous vont rejoindre *Libération*. Après 1980, ce sera l'inverse : des journalistes de *Libération*, et d'abord Joignot lui-même, viendront à *Actuel*.

André Gattolin – *Au-delà de son contenu, en quoi Actuel s'inscrit-il dans un esprit nouveau par rapport à la presse traditionnelle ?*

Michel-Antoine Burnier – D'abord parce que nous n'hésitions pas à traiter certains sujets de manière subversive. Nous avons toujours fait attention à éviter la censure, parce que nous n'avions pas, comme *Hara-Kiri* et *Charlie*, une notoriété suffisante pour survivre à une interdiction. Nous avons quand même eu quelques procès mémorables, mais nous étions conseillés par un vieil avocat formidable – l'avocat de d'Astier et d'Action –, Léo Matarasso, qui connaissait toutes la jurisprudence en matière de droit de la presse. Nous n'avons jamais eu de grosses condamnations. À cette époque, les journaux alternatifs se retrouvaient souvent devant les tribunaux. L'impertinence était de mise dans nos papiers et dans nos titres. Pour le numéro deux, nous étions allés rencontrer un architecte qui remodelait, avec ses tours très laides, le XIII^e arrondissement de Paris. Il s'appelait Holley. Nous arrivons chez lui et nous voyons un radiateur bizarre. Nous lui disons : « *Étonnant ce radiateur !* ». Il répond : « *C'est la maquette de mon prochain immeuble.* » Ambiance ! Le titre du papier devint : « Ce qu'a fait Holley »... Un article de Kouchner sur l'Irlande, nous l'avons titré : « Le fond de l'Eire est frais ». Avant *Libération*, nous avons fait des titres-astuce et ouvert nos pages à des petites annonces gratuites qui, mieux que tout, disaient l'époque. Nous prêtions aussi beaucoup d'attention à nos Unes. Il y en avait environ trois ou quatre par an qui étaient superbes. Celle du numéro quatre – « À bas la société mâle ! » – reste une splendeur. Surtout, en termes d'organisation, nous avons toujours eu un fonctionnement collectif, au moins jusqu'aux années 1980. C'était un peu l'AG permanente. Cela avait un côté « communauté », mais une communauté ouverte ou plein de gens entraient et sortaient.

André Gattolin – *Tous ces grands titres issus de la culture de 68 ont connu, à un moment ou un autre, des périodes d'interruption, souvent liées à des interdictions, des dissensions internes ou à des problèmes économiques, mais parfois aussi parce que ceux qui les faisaient avaient envie de prendre du recul, de faire autre chose ou de recommencer autrement. Qu'en est-il d'Actuel quand en 1975, vous décidez de suspendre sa parution ?*

Michel-Antoine Burnier – Dans le cas d'*Actuel*, lorsqu'on décide d'arrêter en 1975, c'est parce qu'on en a marre. En cinq ans, on a déjà fait au moins quatre numéros sur les drogues, sur le féminisme, la route, trois sur les communautés... En même temps, on assiste à une lente décadence de *Charlie Hebdo* qui se répète, qui insulte ses lecteurs. Ceux qui le font tourment en rond, leurs sujets s'épuisent : on ne veut pas finir ainsi. Depuis plusieurs années, nous vivons les uns sur les autres, nous avons envie d'aller voir ailleurs. En 1974-1975, nous passons une année à ne produire que des parodies des autres journaux. Puis nous choisissons d'arrêter la première année où le journal

« En 1970 la contre-culture n'existe pas en France »

Michel-Antoine Burnier

fait des bénéfiques : 5 000 francs (dans les 6 000 euros d'aujourd'hui). Avec cet argent, Bizot achète dix lithographies de Topor et les distribue aux plus méritants. J'ai toujours la mienne.

Punk ou pas punk ? Vous allez nous faire vieillir ?

Alexandre Pessar – Qu'est-ce que vous faites alors ? Et qu'est-ce qui vous incite ensuite à relancer Actuel en 1979 ?

Michel-Antoine Burnier – Après l'arrêt d'*Actuel*, Bizot et Mercadet choisissent d'aller à *Libération* et de traduire Charles Bukowski. Rambaud et moi écrivons des romans historiques et un feuilleton télé. Avec Alexandre Dumas, nous apprenons le récit, le portrait, le dialogue et plein d'autres choses. Les autres voyagent, mais on produit quand même fin 1977 le premier almanach d'*Actuel* qui se vend à 70 000 exemplaires. On organise nous-mêmes une inspection des ventes dans tout le pays car le système de diffusion d'Hachette se cassait la gueule. On décide de faire un deuxième almanach avec dix ou vingt grands reportages pour ne pas se taper trop de boulot. Le monde a prodigieusement changé depuis les années soixante et nous avons l'impression que la France ne le sait pas. Les médias parisiens nous paraissent ternes : *L'Express* publie des articles en forme de dépêche, *Match* uniquement du texte, la photo a disparu. Nous avons besoin de vrais récits, nous lisons ou relisons Kessel, Londres, les numéros de *Match* des années 1938-1939, le *Vu* d'avant-guerre, le *Life* des années cinquante, les vieux numéros de *Confidences* et des journaux populaires. À la fin des années soixante-dix, le cinéma et le roman, qui étaient devenus incompréhensibles, recommencent à raconter des histoires. Le photo-journalisme, malmené par la photographie d'art des années soixante, s'apprête à renaître. Nous sentons ce changement et nous nous retrouvons en avance d'un mouvement comme en 1970. Le deuxième almanach dépasse les cent mille : nous avons dû faire un nouveau tirage. Nous lançons le premier numéro en 1979 avec 4 millions de francs, ce qui est très peu. Bizot veut arriver à vendre 100 000 exemplaires par numéro d'ici un an. Le premier numéro se vend à 110 000 exemplaires, le deuxième à 130 000, 140 000 pour le troisième. Nous grimperons jusqu'à 310 000 exemplaires, et même jusqu'à 410 000 pour le numéro spécial de l'été 1981.

André Gattolin – Entre-temps il y a aussi l'émergence de la culture punk, avec en France une floraison de groupes graphiques, comme Bazooka, qui vont vite acquérir une réputation au-delà des frontières. Comment réagissent les tenants de la culture soixante-huitarde face à cette nouvelle vague ?

Michel-Antoine Burnier – En France, le punk débarque vers 1975-1976 dans *Libération* et cela ne se passe pas sans heurts. Certains journalistes sont très énervés par les interventions de dernière minute de Bazooka dans la maquette. Finalement, *Libération* leur offre un supplément (*Un regard moderne*), pour qu'ils partent : éjectés en douceur. Le punk fait aussi son entrée en 1977 dans le premier almanach d'*Actuel*. Ce qui me pose problème dans le punk, c'est la complaisance par rapport au nazisme. Pour les gens de ma génération, ça ne passait pas et c'est toujours le cas. Le rock s'endort dans le rock progressif au moment où le punk arrive. Puis en 1979 quand *Actuel* ressort, c'est la *new wave*. Bizot, qui voyage beaucoup, nous inonde d'idées de sujets et nous apporte toutes les musiques du monde. Des artistes encore peu connus à l'époque comme Nina Hagen, Marquis de Sade ou les Talking Heads feront la Une du magazine. *Actuel* a contribué à les lancer, comme il a par la suite donné un gros coup de pouce aux musiques du monde, à la musique antillaise et africaine, puis au rap et à l'électro à travers Radio Nova.

Alexandre Pessar – Comment expliquez-vous la lente dégradation des ventes d'Actuel à partir des années 1980 jusqu'à son arrêt définitif en 1994 ?

Michel-Antoine Burnier

« En 1970 la contre-culture n'existe pas en France »

Michel-Antoine Burnier – En 1981, *Actuel* marche bien. Notre succès commence à être reconnu, mais nous restons assez isolés. La réussite d'*Actuel* en inquiète plus d'un. Je me souviens d'un dîner chez Guy Sitbon avec Claude Perdriel. Nous envisagions de le faire entrer dans le capital du journal ou, en tout cas, de passer un accord avec lui. L'ambiance du repas a été sinistre, personne ne se parlait, pas un mot, et Perdriel est parti avant la fin du repas. Un peu plus tard, Bizot revoit Perdriel, qui avait refusé ses propositions. Et Perdriel lui dit : « *Je ne ferai rien pour vous parce que vous allez nous faire vieillir.* » Mais à l'automne 1981, malgré le succès du journal, Bizot veut changer la formule en faisant des numéros à thème. C'est un échec et les ventes stagnent. Quand nous revenons à l'ancienne formule, c'est trop tard : nous n'avons jamais rattrapé ce décrochage. À l'origine, le plan du journal était très bien fait, même si cela ne se voyait pas forcément. Nous avons neuf grands papiers bien équilibrés. Avec la nouvelle formule, on ajoute seize pages, ce qui signifie au moins trois grands papiers de plus. Surcharge fatale : la rédaction en chef ne peut plus suivre ; certains articles ne sont pas ou mal relus et le fonctionnement qui, jusque-là, était collectif, se délite. La formule d'*Actuel* a été conçue par toute l'équipe mais d'abord par deux couples. Bizot et moi d'une part, Jean Schalit et Émile Laugier (qui nous ont rejoints en 1979) d'autre part. Laugier était le directeur artistique qui avait fait le *Marie-Claire* remarquable de la fin des années soixante-dix et Schalit, celui qui rêvait d'un *Match* de gauche. Ils étaient une boîte à idées extraordinaire. Ils nous ont énormément apporté en insistant notamment sur l'équilibre entre texte et visuel, en introduisant de nouvelles typographies, une maquette élégante et efficace, des titres enlevés. Quand ils nous ont quittés pour d'autres projets, la dynamique de l'équipe a commencé à s'enrayer.

De mon point de vue, la victoire de la gauche en 1981 a également contribué à l'essoufflement d'*Actuel*. Mitterrand me semblait archaïque, dans cette vieille alliance avec le PC stalinien que nous avions combattu. Il reste l'homme de Vichy – je savais tout par d'Astier –, le Garde des Sceaux de la guerre d'Algérie qui couvrait la torture et laissait partir les militants algériens à la guillotine. Sur la question des mœurs, Mitterrand a été désarmé par Giscard : changer la vie, c'était déjà fait. L'élection de Mitterrand, c'était avant tout une poussée conservatrice des Français inquiets devant la modernité et qui rêvaient en masse d'être fonctionnaires. Bref, pour moi qui connaissait Michel Rocard depuis 1960, Mitterrand, ce n'était pas la gauche. Bizot ne voyait pas les choses comme cela. L'élan de modernité qui commençait à faire frissonner enfin la France s'est enlisé dans le socialisme d'État. Certes, les socialistes ont dû repartir dans l'autre sens, mais sous la contrainte : notre pays avait raté le virage. L'individualisme créatif et les avant-gardes que louait *Actuel* en prirent un coup. 1981 était une parodie de Front Populaire. Bizot, lui, a été ébranlé et même séduit par ce changement politique ; il y a eu du tanguage dans l'équipe et sans doute à l'intérieur de notre public.

Y a-t-il (eu) une culture 68 ?

André Gattolin – *Au-delà d'Actuel, de Libération et de Charlie Hebdo, d'autres titres n'ont-ils pas eux aussi, à leur manière, été l'émanation de la « culture 68 » ?*

Michel-Antoine Burnier – Bien sûr. Dans les années soixante-dix, les petits journaux de la contre-culture se multiplient. Nombre d'entre eux n'auront qu'une vie très éphémère. Un des secteurs les plus prolifiques a été celui de la bande dessinée qui est soudainement devenue plus adulte et plus subversive. Dès la fin des années 1960, Goscinny, qui était à la tête de *Pilote* et gardait toujours un œil sur ce qui se tramait aux États-Unis, avait bien compris qu'il se passait quelque chose. Quand *Hari-Kiri* a des ennuis avec la justice, il n'hésite pas à accueillir des types comme Reiser dans les pages de son journal. Cavanna et Choron sentent eux aussi que la bande dessinée change et occupe une nouvelle place. En 1969, ils créent *Charlie Mensuel* qui s'ouvre très largement à la BD non francophone. Dans *Actuel* première version, nous publions des pleines pages de Crumb et des Freaks Brothers de Shelton. Mais c'est surtout notre copain Marcel Gotlib, en créant *L'Écho des Savanes* avec Claire Brétecher et

« En 1970 la contre-culture n'existe pas en France »

Michel-Antoine Burnier

Mandryka en 1972, qui bouleverse vraiment le monde européen de la BD. Les premiers numéros, très transgressifs, font un carton. Dans la foulée, on verra apparaître *Métal Hurlant* en 1975 qui restera longtemps un haut lieu de la contre-culture en France, *Fluide Glacial* qui existe toujours, ainsi que plein d'autres titres.

La presse musicale, certes moins subversive, va également être portée par l'explosion de la pop music en France. *Rock & Folk*, né en 1966, et *Best*, apparu en 1968, seront à leur plus haut durant les années soixante-dix.

Il faudrait aussi parler de *Tout*, un beau journal. C'est l'organe de VLR (Vive La Révolution), d'anciens maos citrons qui vivent libertaires. Nous étions très copains avec les gens de *Tout*. Comme pour *La Cause du peuple* et le premier *Libération*, Sartre acceptera d'en prendre la direction pour limiter la répression et lui donner une crédibilité intellectuelle. Puis le gauchisme se dilue et *Tout* s'arrête. Les femmes du journal partent au MLF et fondent *Le torchon brûle*, l'organe du mouvement féministe.

Dans les régions, toute une myriade de journaux de contre-information voit aussi le jour. Les moyens d'impression se modernisent et se popularisent, beaucoup d'amateurs se lancent dans l'aventure : c'est l'explosion de la culture fanzine, qui perdra en vitesse dans les années quatre-vingts avec la naissance des radios libres.

André Gattolin – *En dépit de leur notoriété et même d'un certain succès commercial, les titres issus de l'esprit de 68 ont souvent eu une diffusion bien inférieure à leur influence culturelle. Libération, par exemple, au plus fort de sa réussite, n'est jamais parvenu à dépasser les 200 000 exemplaires vendus en moyenne par jour. Comment expliquez-vous ce paradoxe ?*

Michel-Antoine Burnier – Notre grande force à *Actuel* fut de réussir à fédérer des cultures et des générations différentes. *Libération* et *Actuel* ont formé des centaines de journalistes dans des rédactions où il y avait un fort turnover. Les gens nous quittaient soit parce qu'ils avaient envie d'aller voir ailleurs, soit parce qu'ils en avaient marre de nous, soit, pour le premier *Actuel*, parce qu'ils s'estimaient trop mal payés par rapport aux autres magazines. Ce sont ces importants mouvements de personnes qui ont fait que quelque chose d'*Actuel* et de *Libération* s'est répandu dans la presse entière. La porte d'*Actuel* était vraiment ouverte. N'importe qui pouvait entrer et proposer un papier. C'est ainsi qu'à *Libération* certains ouvriers sont devenus journalistes. Nous avons contribué à casser les carcans de la société et ça a eu pour conséquence de remettre en question les canons du journalisme de l'époque. *Actuel* et le premier *Libération* n'étaient pas une école de journalisme mais une école de la vie ; nous apprenions les uns des autres. Les gens chez nous se formaient sur le tas, au contact de types plus expérimentés qui leur filaient un coup de main. À *Actuel*, Patrick Rambaud reprenait presque systématiquement les papiers avec leurs auteurs et les aidait à tirer le meilleur d'eux-mêmes. La génération qui nous précédait, celle de la Résistance, nous avait toujours reçus et aidés quand nous avons vingt ans. En cela, Sartre, d'Astier, Jean-Pierre Vernant, François Châtelet furent exemplaires dans cette générosité. Encore, dans les années soixante-dix, il m'est arrivé de téléphoner à Michel Foucault et de lui demander un rendez-vous afin de recueillir ses conseils pour un éditorial. Nous trouvions normal, à notre niveau, d'aider les autres à notre tour. À *Actuel*, nous avons consacré une part incroyable de notre temps à recevoir des étudiants qui préparaient un mémoire, de jeunes gars qui voulaient écrire un livre, sortir un disque, créer un canard, tourner un film, monter un concert... Le journal, et Bizot personnellement, ont souvent mis à fonds perdus de l'argent dans des projets montés par des inconnus. Nous avons aidé un nombre incalculable de journaux comme *Technikart*, *Zoulou*, *Interactif*, *Nouvelles Clés*...

Alexandre Pessar – *Peut-on dire que 68 a imposé en France une nouvelle forme d'écriture journalistique ?*

Michel-Antoine Burnier – Au début des années soixante-dix, *Actuel* et *Libération* bouleversent le ton, le style, les sommaires de la presse française : nous traitons des sujets que les autres ne traitent pas. Là, à terme, nous serons

Michel-Antoine Burnier

« En 1970 la contre-culture n'existe pas en France »

amplement copiés, et parfois de façon bien contestable. En même temps, cela reste très marqué par l'influence de la presse *underground* anglo-saxonne. Avec la formule qui sort en 1979, nous affirmons un style journalistique sans doute plus novateur. Les Américains nous avaient montré que le journalisme d'immersion était de nouveau possible. C'était un nouveau journalisme, inspiré des États-Unis, mais marqué par la littérature française. Ce qu'Albert Londres et Kessel avaient déjà fait, Hunter Thompson l'a fait plus tard, et nous l'avons redécouvert.

Nous avons aussi compris qu'un grand journal, ce devait être la conjugaison d'une rédaction qui a quelque chose à dire et d'une maquette. Nous avons également redécouvert le photojournalisme, avec des personnes comme Claudine Maugendre chez nous ou Christian Caujolle à *Libération*. *Libération* à partir de 1978 a une vraie culture de la photographie et du graphisme ; ce que commence tout juste à avoir aujourd'hui *Le Monde*. De son côté, *Charlie* a complètement renouvelé le dessin satirique, et avec Coluche, ils ont considérablement influencé ce qu'est, à présent, l'humour en France.

André Gattolin – Quarante ans après Mai 68, les apports et les innovations apportés par la presse alternative et contre-culturelle des années soixante-dix ne se sont-ils pas dilués ? La génération 68 n'a-t-elle pas, au fil du temps, perdu de sa capacité d'invention et d'innovation dans l'univers des médias ?

Michel-Antoine Burnier – Ces innovations ne se sont pas diluées mais diffusées. En effet, nous n'étions pas dans le combat militant classique. À cet égard, Bizot et le comportement qu'il a eu par rapport aux radios libres sont emblématiques. Il aurait pu le faire quand c'était illégal comme d'autres l'ont fait ; mais il n'était pas un militant. Il s'est contenté de faire pression sur Mitterrand non seulement pour légaliser ces radios, mais aussi pour y autoriser la pub, parce que sans argent cette liberté ne menait nulle part. Dès la légalisation, il s'est lancé à fond dans la radio. Celle-ci était déficitaire, mais elle vivait grâce aux parts que Bizot avait prises dans Canal Plus à sa création. Beaucoup de gens sont passés chez nous par la radio : Jamel, Karl Zéro, Wizman, Vandel... Canal a ensuite largement puisé dans ce vivier ; de Greef lui-même l'a reconnu. Grosso modo, les anciens d'*Actuel* sont plutôt allés en télé et les gens de *Libération* se sont plutôt retrouvés dans la presse quotidienne et magazine. Aujourd'hui la presse d'information paraît bien fatiguée. Les nouvelles formules se ressemblent toutes. Il n'y a plus d'innovation, de journaux généralistes qui cassent la baraque comme l'avaient fait *L'Express* et *L'Observateur* dans les années cinquante puis soixante, *Libération* et *Actuel* dans les années soixante-dix et quatre-vingts. Personne n'a profité de l'arrivée des gratuits pour innover, créer... Une des dernières grandes innovations a été *Info-Matin*, mais ce titre était trop en avance. Aujourd'hui un *Info-Matin* gratuit dominerait Paris.

Actuellement la contre-culture transite essentiellement par Internet. Notre génération est globalement passée à côté de ce saut technologique, contrairement à ce qu'elle a su faire avec la télévision, la radio ou encore le minitel. Mais on ne pourra jamais se passer de l'écrit : personne ne lira *Le rouge et le noir* sur un écran...

Propos recueillis par André Gattolin et Alexandre Pessar le 26 octobre 2007